Evgueni

Zamiatine

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Collection **L'Imaginaire**

Evgueni Zamiatine

NOUS

suivi de

SEUL

Traduit du russe et présenté par Véronique Patte

Préface de Giuliano da Empoli

Préface dessinée de Vincent Perriot

Postface de Jorge Semprun

Gallimard

Titres originaux :

МЫ (MY)

ОДИН (ODIN)

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction,
les préfaces et les introductions.
© Éditions Gallimard, 1971, pour la postface.

NOUS

1

L'ACROBATE DU TEMPS

Evgueni Zamiatine est un acrobate du temps. Une de ces créatures rares qui auraient, selon le philosophe allemand Günther Anders, la capacité de se mettre dans la peau de ceux qui vivront demain et d'anticiper leur regard sur le passé.

Écrit en 1920, *Nous* n'est pas qu'une critique féroce du système soviétique, dont Zamiatine, qui avait pris part à la révolution d'Octobre, fut l'un des premiers à dénoncer les dérives. C'est aussi, et peut-être surtout, la description implacable de la ruche digitale d'aujourd'hui.

Quand j'ai lu ce livre la première fois, il y a une quinzaine d'années, le portrait de l'avenir esquissé par Zamiatine – la conversion de la réalité en chiffres, le culte de la transparence et la surveillance généralisée – apparaissait déjà comme sinistrement prémonitoire, même si bon nombre de ses prédictions plus particulières ne s'étaient pas encore réalisées.

Entre-temps, le dispositif qui enregistre chacun de nos mouvements, l'algorithme qui régit les accouplements sexuels et le logiciel qui permet à n'importe qui de produire trois sonates en une heure ont trouvé leur place dans notre quotidien.

Il devient donc urgent de se demander quelles autres prémonitions de Zamiatine se seront accomplies dans quinze ou vingt ans : l'ablation des sentiments par la chirurgie ? La montée en puissance du Bienfaiteur ? Ou le rythme d'acier de la machine intégrale ?

Certes, le cas de Zamiatine montre que le rôle d'acrobate du temps est tout sauf confortable. Après avoir écrit *Nous*, son auteur – qui avait été une des personnalités les plus en vue des premières années de la culture soviétique – a été progressivement marginalisé, ses œuvres systématiquement censurées. Publié chez Gallimard dès 1929, ce livre a dû attendre plus d'un demi-siècle pour être enfin édité en Russie. Zamiatine est mort en exil à Paris alors qu'il n'avait que cinquante-trois ans.

Le prix payé par l'auteur de *Nous* est à la mesure de l'importance que cette œuvre revêt aujourd'hui. Zamiatine a traversé la catastrophe future pour que nous n'ayons pas à le faire. La lecture de son livre ouvre la voie à la possibilité d'un avenir différent.

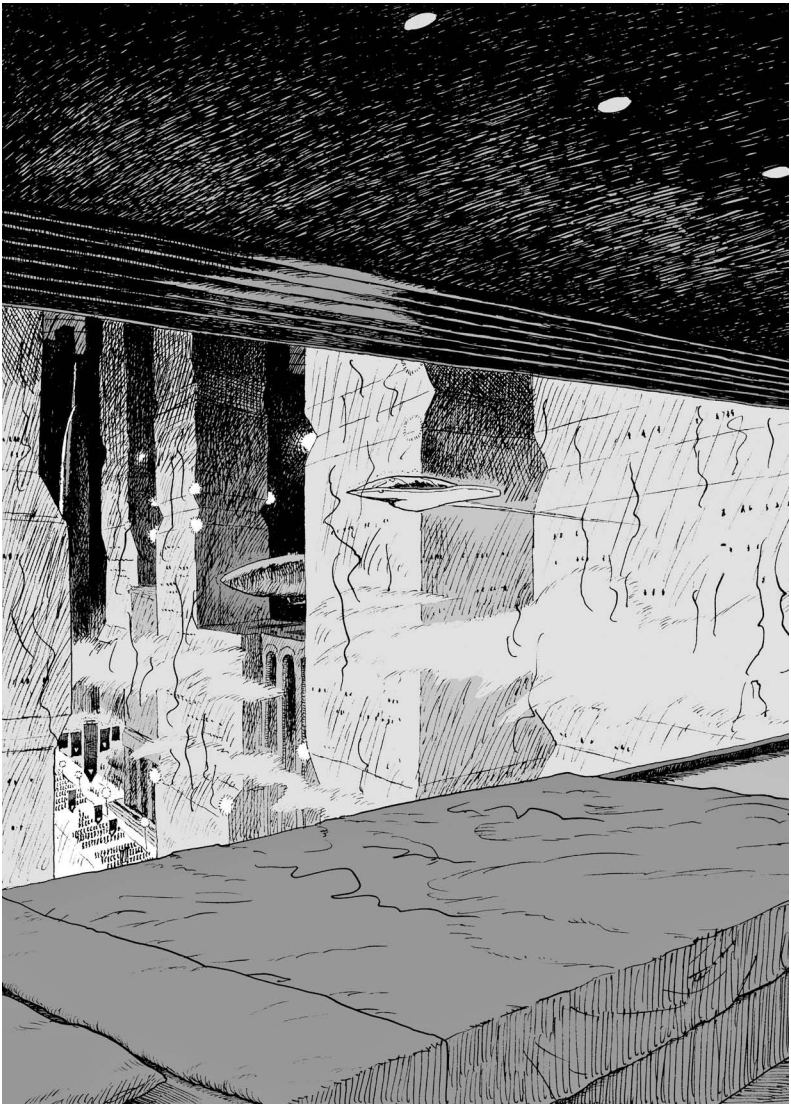
GIULIANO DA EMPOLI

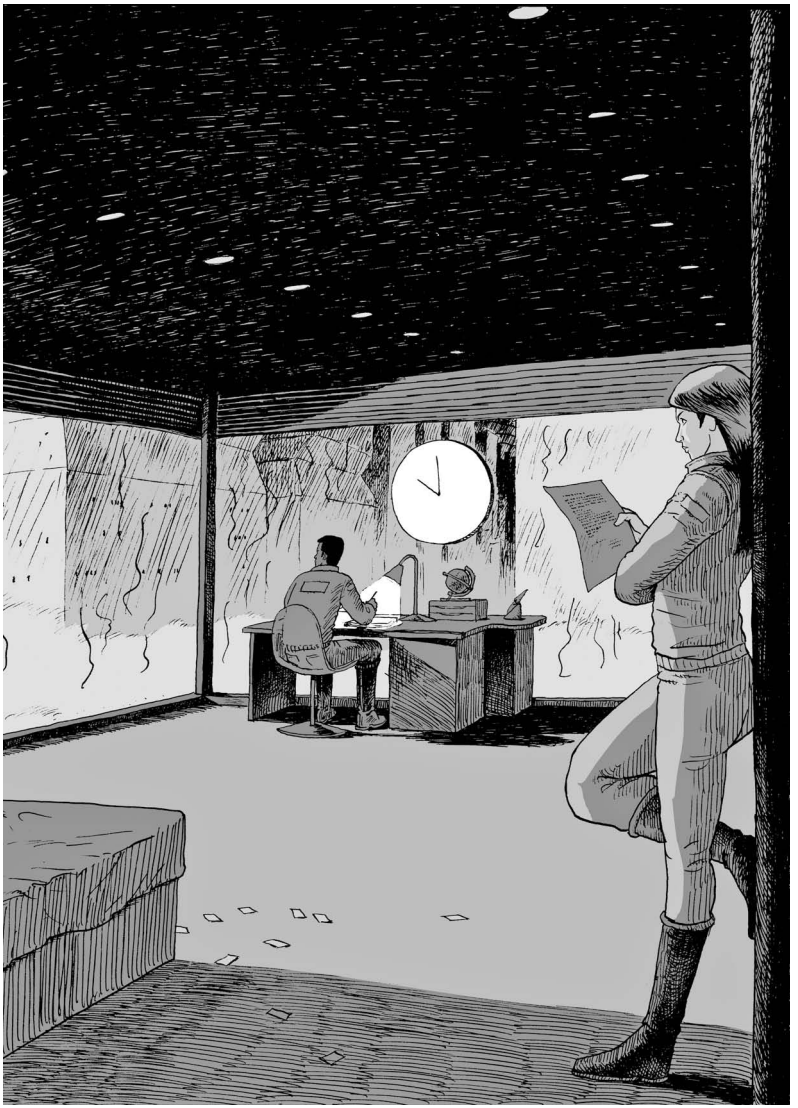
2

VERS ZÉRO

Je vis une sensation étrange, celle d'avoir lu un grand roman. L'impression de reconnaître dans ce récit les mouvements contraires dans lesquels nous vivons, la prise de conscience des limites planétaires et en même temps ce futur « technologique » qui atteint son paroxysme, nous conduisant, presque inéluctablement, à un retour en arrière. Car c'est de cela qu'il s'agit, partir de zéro pour revenir à zéro. Et le livre le savait. Il a conscience qu'il « est » le début et qu'il « est » la fin. Tant de livres de science-fiction ont été écrits, alors que celui-ci contenait déjà tout. Ce livre pionnier nous dit à « nous » que la boucle est bouclée.

VINCENT PERRIOT





NOTE DE LA TRADUCTRICE

Jamais un livre ne m'avait fait vivre de telles émotions ! L'exemplaire d'après lequel j'ai traduit le roman *Nous* de Zamiatine pourrait faire l'objet d'un récit rocambolesque ! Comme l'ouvrage était épuisé, j'avais fini par le dénicher chez un bouquiniste de Saint-Pétersbourg (par l'intermédiaire de mon amie moscovite Natacha). Divers aléas firent que le précieux volume mit plus de dix mois à me parvenir : Saint-Pétersbourg, Moscou, Tel-Aviv, Paris, Moscou… et enfin Berlin, où il me fut remis en mains propres. Clin d'œil malicieux de Zamiatine, depuis l'au-delà ?

Mais revenons à l'histoire chaotique du manuscrit et de sa traduction, qui mériterait l'écriture d'un roman à part entière.

Du vivant de Zamiatine, *Nous* ne voit jamais le jour. L'écrivain termine son roman à la fin de l'été 1921. Pendant les trois années qui suivent, il en lit des extraits à Petrograd, Moscou, Koktebel, en Crimée…, mais ses multiples tentatives pour le faire éditer dans son pays se soldent toutes par un échec. En 1924, *Nous* paraît en anglais à New York,

en 1927 il est traduit en tchèque et quelques chapitres paraissent en russe dans une revue praguoise, en 1929 Gallimard sort une traduction en français. Ce n'est qu'en 1952 que le roman est pour la première fois publié en russe à New York par Chekhov Publishing House (maison spécialisée dans la littérature de l'émigration), avec des inexactitudes et des lacunes, déplorées par L.N. Zamiatina, la veuve de l'écrivain. Enfin, en 1988, le roman paraît pour la première fois en URSS sur la base de la version « new-yorkaise » de 1952. Toutes les éditions postérieures en russe reprennent, peu ou prou, celle-ci. Quant aux omissions (une quarantaine environ), elles demeurent : entre autres des images « prosaïques » pudiquement élaguées (ressorts de matelas qui grincent pendant une scène d'amour, description poético-ironique de toilettes dans le métro, genou du héros tendrement caressé sur le siège des mêmes toilettes et qui se transforme en… épaule, pomme d'Adam « pareille à un ressort de divan proéminent » qui se volatilise…).

En 2011, les Éditions Mir (Saint-Pétersbourg) publient l'unique manuscrit d'auteur retrouvé à ce jour, corrigé par L.N. Zamiatina et offert aux Archives de l'Université de New York par I.E. Kounina-Aleksander, traductrice de Zamiatine (en serbo-croate).

C'est d'après ce livre, doté d'un riche appareil critique, que j'ai intégralement retraduit le roman de Zamiatine – première traduction en français qui restitue le texte complet, avec la ponctuation, la typographie, les répétitions… originales.

Un manuscrit au parcours spatial et temporel mouvementé : Moscou, Petrograd, Koktebel, New York, Prague, Paris, New York, Moscou, Saint-Pétersbourg… 1921, 1924, 1929, 1952, 1988, 2011. Il aura fallu près de soixante-dix ans pour que ce livre culte paraisse dans la patrie de l'auteur !

Cela veut-il dire pour autant que, de 1924 à 1988, les lecteurs soviétiques en furent privés jusqu'à la chute du Mur ?

J'ai le souvenir qu'à la fin des années 1970, pendant mes études en URSS, *Nous* existait et circulait. Mais de quelle manière ? Mon amie Natacha me raconte que, pour sa part, elle eut le bonheur de le lire en 1981, en samizdat (système clandestin de circulation d'écrits interdits). Faisant partie d'un cercle de lecteurs, elle disposa de quarante-huit heures pour le lire avec un ami (à voix haute pour aller plus vite), le recopier puis le remettre en circulation… Selon elle, d'autres lecteurs soviétiques en prirent connaissance par le *magnitizdat* (autoéditions sur bandes magnétiques ou cassettes), d'autres par le *tamizdat* (textes parus à l'étranger et réintroduits clandestinement en URSS).

Dans *Le Maître et Marguerite*, Woland ne répondit-il pas au Maître : « Les manuscrits ne brûlent pas » ?

Dans ma traduction j'ai voulu restituer la fulgurance de cette œuvre aux niveaux de lecture multiples – anti-utopie, métaroman, roman d'amour, roman psychanalytique… –, de cette prose avant-gardiste, synesthésique, sèche et sensuelle à la fois, onirique et « mathématique », métaphorique et impressionniste, de cette prose qui se situe entre le *skaz* russe – langue du récit parlé – et le langage cinématographique en sollicitant en permanence l'imagination du lecteur. J'ai tenu à transposer le plus fidèlement possible ce texte visionnaire sur la déshumanisation du monde, qui, en son temps, s'adressait tant à l'Occident industrialisé qu'à l'URSS future, et qui aujourd'hui entre étonnamment en résonance avec notre actualité.

VÉRONIQUE PATTE

NOUS

Note 1

RÉSUMÉ

AVIS. LA PLUS SAGE DES LIGNES. POÈME

Je transcris simplement – mot à mot – ce qui a été publié aujourd'hui au *Journal d'État* :

> Dans cent vingt jours va s'achever la construction de l'INTÉGRALE. L'heure grandiose et historique où la première INTÉGRALE s'élèvera dans l'espace interplanétaire va sonner. Il y a mille ans, vos héroïques ancêtres ont asservi la Terre entière au pouvoir de l'État Unique. Un exploit plus glorieux encore vous incombe : intégrer l'équation infinie à l'univers grâce à l'INTÉGRALE, vaisseau de verre, d'électricité, de feu. Il vous incombe de soumettre des créatures inconnues habitant sur d'autres planètes – dans un état de liberté peut-être encore sauvage – au joug bienfaisant de la raison. S'ils ne comprennent pas que nous leur apportons un bonheur mathématiquement infaillible, notre devoir – les contraindre à être heureux. Mais avant les armes – nous utiliserons les mots.
>
> Au nom du Bienfaiteur l'État Unique avise l'ensemble des numéros :

Tous ceux qui s'en sentent capables sont tenus de composer tracts, poèmes, arias, manifestes, odes ou autres œuvres sur la beauté et la grandeur de l'État Unique.

Telle sera la première cargaison de l'INTÉGRALE.

Vive l'État Unique, vive les numéros, vive le Bienfaiteur !

J'écris ces mots – et je sens : mes joues sont en feu. Oui : intégrer une équation universelle grandiose ! Oui : redresser la courbe sauvage, l'adapter à la tangente – à l'asymptote – à la droite. Parce que la ligne de l'État Unique – c'est la droite. Grande, divine, exacte, sage – la plus sage des lignes…

Moi, Д-503, Constructeur de l'INTÉGRALE, je ne suis que l'un des mathématiciens de l'État Unique. Habituée aux chiffres, ma plume est incapable de créer la musique des assonances et des rimes. Je me contenterai de noter ce que je vois, ce que je pense – plus exactement, ce que nous pensons (justement : nous, et que ce « NOUS » devienne le titre de mes notes !). Mais cela sera une dérivée de notre vie, de la vie mathématiquement parfaite de l'État Unique, et s'il en est ainsi, cela ne pourra être qu'un poème, que je le veuille ou non, n'est-ce pas ? Oui, ce sera un poème – je le crois et je le sais.

J'écris ces mots et je sens : mes joues sont en feu. Cela doit ressembler à ce qu'éprouve une femme lorsqu'elle entend pour la première fois les battements de cœur d'un être nouveau – minuscule encore, aveugle. C'est moi et en même temps – ce n'est pas moi. Et de longs mois durant, il me faudra le nourrir de ma sève, de mon sang, et après – l'arracher à ma chair dans la douleur et le déposer au pied de l'État Unique.

Mais je suis prêt, comme chacun de nous – ou presque. Je suis prêt !

Note 2

RÉSUMÉ

BALLET. HARMONIE CARRÉE. X

Le printemps. Depuis les plaines sauvages et inconnues, au-delà la Muraille Verte, le vent chasse le pollen jaune de je ne sais quelles fleurs. Poussière sucrée qui dessèche les lèvres – on ne cesse d'y passer la langue – et toutes les femmes que l'on croise ont sans doute les lèvres sucrées (les hommes aussi, bien sûr). Cela perturbe un peu le raisonnement logique.

Mais quel ciel ! Bleu profond, gâté par aucun nuage (les goûts de nos anciens devaient être sacrément sauvages pour que ces amas de vapeur échevelés qui se bousculent stupidement inspirent leurs poètes). Moi, j'aime – je suis sûr de ne pas me tromper si je dis : nous aimons – ce ciel et nul autre, stérile, irréprochable. Ces jours-là – le monde entier est coulé dans le même verre inflexible, éternel, comme la Muraille Verte, comme toutes nos constructions. Ces jours-là, on voit vraiment la profondeur bleue des choses, leurs équations inouïes, inconnues à ce jour – on le voit dans le détail le plus banal, le plus quotidien.

Un simple exemple. Ce matin, j'étais dans le hangar

spatial sur le chantier de l'INTÉGRALE – et soudain j'ai VU les machines : les boules des régulateurs tournaient, yeux fermés, tête baissée ; les pistons étincelants oscillaient de gauche à droite ; le balancier haussait fièrement les épaules ; la lame de la mortaiseuse s'abaissait au rythme d'une musique silencieuse. Soudain j'ai vu toute la beauté de ce ballet grandiose de machines baignant dans un soleil bleu et léger.

Je continue – à part moi : pourquoi beau ? Pourquoi une danse est-elle belle ? Réponse : parce que c'est un mouvement ASSERVI, parce que le sens profond de la danse réside dans une soumission esthétique absolue, une servitude idéale. Et s'il est vrai que nos ancêtres se livraient à la danse aux moments les plus inspirés de leur existence (mystères religieux, parades militaires), cela ne signifie qu'une seule chose : l'instinct de l'asservissement est inhérent à l'homme depuis la nuit des temps, et nous, dans notre vie actuelle – consciemment nous nous y…

Je vais devoir terminer plus tard : cliquetis du numérateur. Je lève les yeux : O-90, évidemment. Elle sera là dans trente secondes : pour notre promenade.

Mignonne O ! – j'ai toujours eu cette impression – elle ressemble à son nom : dix centimètres au-dessous de la Norme Maternelle – et donc tout en rondeurs, avec le O rose – sa bouche – qui s'ouvre dès que je parle. Et puis : cette fossette ronde, potelée au poignet – comme chez les bébés.

Lorsqu'elle est entrée, le volant d'inertie de ma logique tournait encore en moi à plein régime, et par effet d'inertie je me suis mis à parler de la formule que je venais d'établir et qui intégrait les machines, la danse et nous tous.

— C'est merveilleux. N'est-ce pas ? ai-je demandé.

— Oui, merveilleux. C'est le printemps, a répondu O-90 dans un sourire tout rose.

Le printemps… Elle me parle du printemps, s'il vous plaît. Les femmes… Je me suis tu.

En bas. L'avenue est noire de monde : quand il fait beau nous consacrons habituellement l'Heure Privée après le déjeuner à une promenade supplémentaire. Comme d'habitude, les trompettes de l'Usine Musicale exécutaient en chœur la Marche de l'État Unique. En rangées cadencées, quatre par quatre, battant solennellement la mesure, les numéros défilaient – des centaines, des milliers de numéros, en combis[1] bleutées, plaque dorée sur la poitrine – immatriculation de chacun et de chacune. Et moi – nous, tous les quatre – nous formons l'une des innombrables vagues de ce puissant flot. À ma gauche O-90 (si ces mots avaient été écrits par l'un de mes ancêtres velus il y a un millier d'années – il aurait vraisemblablement employé l'expression ridicule « ma femme ») ; à ma droite – deux numéros inconnus, masculin et féminin.

Ciel d'un bleu serein, minuscules soleils enfantins dans chacune des plaques, visages que nulle pensée folle ne vient obscurcir… Rayons – comprenez : tout est fait de cette matière unique, rayonnante, radieuse. Et mesures des trompettes : « Tra-ra-ta-tam. Tra-ra-ta-tam », gradins cuivrés qui étincellent au soleil, et à chaque gradin – vous grimpez toujours plus haut, dans le bleu vertigineux…

Et soudain, comme ce matin sur le chantier, de nouveau j'ai VU, comme si c'était vraiment la première fois de ma vie – j'ai tout vu : les rues rectilignes, le verre de la chaussée d'où fusent des rayons, les parallélépipèdes divins des immeubles transparents, l'harmonie carrée des rangées de numéros gris-bleu. En fait : j'ai l'impression que ce ne sont pas des générations entières, mais moi – moi et personne

1. Abréviation du mot ancien « combinaison » : uniforme de travail. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont du narrateur.*)

d'autre – qui ai vaincu l'ancien Dieu et l'ancienne vie, moi qui ai créé tout cela, et pareil à une tour, je ne bouge pas d'un iota afin que les murs, les coupoles, les machines ne volent en éclats…

Puis en un clin d'œil – bond à travers les siècles, du + au –. Je me suis souvenu (une association par contraste – évidemment) – je me suis soudain souvenu d'un tableau dans un musée : une avenue de leur époque, au XXe siècle, bousculade invraisemblablement bigarrée, confuse, de gens, de roues, d'animaux, d'affiches, d'arbres, de couleurs, d'oiseaux… Pourtant, il paraît que ce monde a VRAIMENT existé – ce monde a pu exister. J'ai trouvé cela si inimaginable que je n'ai pas pu réprimer un fou rire.

Aussitôt un écho – un rire à ma droite. Je tourne la tête : des dents éblouissantes – blanches – extraordinairement blanches et pointues, un visage de femme inconnu.

— Excusez-moi, a-t-elle dit, mais vous avez l'air si inspiré en contemplant tout cela – vous me faites penser à un dieu de la mythologie au septième jour de la création. Vous semblez aussi convaincu d'être celui qui m'a créée. J'en suis très flattée…

Tout cela sans un sourire, je dirais même avec une certaine déférence (peut-être sait-elle que je suis le Constructeur de l'INTÉGRALE). Mais curieusement – dans ses yeux ou ses sourcils – il y a comme un X étrange et irritant, et je n'arrive pas à le résoudre, à lui donner une équivalence chiffrée.

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai été troublé, et en m'embrouillant un peu, j'ai tenté de justifier logiquement mon rire. Il était clair et net que le contraste, le gouffre infranchissable entre aujourd'hui et hier…

— Mais pourquoi donc – infranchissable ? (Que ses dents sont blanches, pointues !) Un gouffre – on peut l'enjamber avec une passerelle. Imaginez un peu : un tambour, des

bataillons, des rangs de soldats – oui, cela aussi a existé – et, par conséquent…

— Mais oui : c'est clair ! me suis-je exclamé (la concordance de nos idées était époustouflante : elle exprimait – quasiment mot pour mot – ce que j'avais noté avant la promenade). Vous vous rendez compte : même les pensées. En fait, personne n'est « un », mais est « un parmi ». Nous sommes si semblables…

Elle :

— En êtes-vous sûr ?

Ses sourcils relevés vers les tempes forment un angle aigu – comme les jambages aigus du X, de nouveau j'ai été troublé : j'ai regardé à droite, à gauche – et…

À ma droite – elle, fine, vive, flexible et ferme, comme une cravache, I-330 (j'aperçois maintenant son matricule) ; à ma gauche – O, totalement différente, tout en rondeurs, avec sa fossette au poignet ; et au bout de notre quatuor – un numéro masculin inconnu – une sorte de S doublement tordu. Nous étions tous différents…

Celle qui porte le numéro I-330, à ma droite, a manifestement capté mon air désemparé – et avec un soupir :

— Oui… Hélas !

En réalité ce « hélas » était tout à fait pertinent. Mais de nouveau quelque chose sur son visage ou dans la voix…

Et – avec une brutalité qui ne m'est pas coutumière – j'ai dit :

— Pourquoi hélas ? La science progresse, et il est clair – si ce n'est pas maintenant, dans cinquante ou cent ans…

— Même les nez…

— Oui, les nez, je criais presque. Il y aura toujours quelque chose à envier… Moi, j'ai le nez en trompette, un autre…

— Oui, votre nez est plutôt « classique », comme on disait autrefois. Quant à vos mains, montrez-les-moi donc, montrez-moi vos mains !

Je ne supporte pas qu'on regarde mes mains : elles sont toutes couvertes de poils, toutes velues – un atavisme absurde. J'ai tendu les mains et – d'une voix aussi détachée que possible – j'ai dit :

— Des mains de singe.

Elle a regardé mes mains, puis mon visage :

— Un accord insolite en effet – elle m'a évalué du regard, comme sur les plateaux d'une balance – de nouveau l'image furtive de ses sourcils en X.

— Il est enregistré avec moi, a dit O-90 dans un sourire radieusement rond et rose.

Elle aurait mieux fait de se taire – c'était absolument déplacé. En général, cette charmante O… comment dire… la vitesse de sa langue n'est pas correctement réglée : la vitesse de sa langue par seconde devrait toujours être un peu moins rapide que celle de sa pensée, et surtout pas l'inverse.

Au bout de l'avenue, en haut de l'Accumulateur, la cloche sonne dix-sept coups sourds. L'Heure Privée est terminée. I-330 repart avec le numéro masculin en S. Il a un visage – comment dire – qui inspire le respect et qui – maintenant je m'en rends compte – ne m'est pas inconnu. Je l'ai rencontré quelque part – je ne me rappelle plus où.

En guise de salut, I me lance un sourire en X.

— Passez à l'amphithéâtre 112 après-demain.

J'ai haussé les épaules :

— Si je reçois une convocation – dans l'amphithéâtre en question…

Elle réplique avec un aplomb mystérieux :

— Vous en recevrez une.

Cette femme m'a fait un effet aussi désagréable qu'un nombre irrationnel et irréductible qui s'immiscerait par hasard dans une équation. Et j'ai été heureux de rester,

même pour peu de temps, en tête à tête avec la mignonne O.

Bras dessus bras dessous, nous avons franchi quatre avenues parallèles. À un angle de rue, elle devait aller à droite, moi à gauche.

— J'aimerais tant venir chez vous aujourd'hui, baisser les stores. Aujourd'hui justement, maintenant, a dit O en levant timidement sur moi ses yeux tout ronds d'un bleu de cristal.

Elle est drôle. Mais que lui répondre ? Elle est venue chez moi pas plus tard qu'hier et comme moi elle sait que notre prochain jour sexuel est fixé à après-demain. Toujours la même « anticipation de la pensée » – cette avance à l'allumage (dangereuse parfois) de l'étincelle dans un moteur.

En la quittant, j'ai embrassé deux… non je vais être précis : trois fois, ses merveilleux yeux bleus qu'aucun petit nuage ne vient assombrir.

Note 3

RÉSUMÉ

VESTON. MURAILLE. TABLES

J'ai relu mes notes d'hier – constatation : je n'ai pas été assez clair. En fait, tout cela est parfaitement clair pour n'importe lequel d'entre nous. Mais qui sait : il se peut que vous, lecteurs inconnus, à qui l'INTÉGRALE apportera mes notes en offrande, il est possible que vous n'ayez lu le grand livre de la civilisation que jusqu'à la page atteinte par nos ancêtres il y a neuf cents ans. Peut-être n'en connaissez-vous même pas le b.a.-ba – Tables Horaires, Heures Privées, Norme Maternelle, Muraille Verte, Bienfaiteur. Je trouve drôle – mais en même temps très difficile – de parler de tout cela. C'est comme si un écrivain, du XXe siècle disons, était obligé d'expliquer dans son roman ce qu'est un « veston », un « appartement », une « épouse ». D'ailleurs, si son roman devait être traduit pour des sauvages – pourrait-on logiquement faire l'économie d'une note pour « veston » ?

Le sauvage regarderait le « veston », j'en suis persuadé, et penserait : « Mais à quoi cela sert-il ? Un carcan, rien de plus. » À mon avis, vous réagiriez exactement de la même

Evgueni Zamiatine

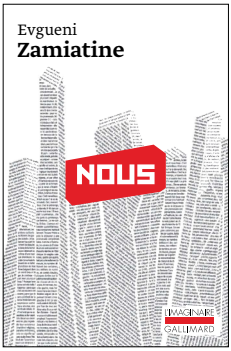
NOUS suivi de **SEUL**

Traduit du russe et présenté par Véronique Patte
Préface de Giuliano da Empoli et préface dessinée de Vincent Perriot
Postface de Jorge Semprun

Dans un futur lointain, les humains vivent enfermés dans une cité de verre, la nature étant bannie derrière la Muraille Verte. Assujettis au bonheur obligatoire dicté par le tout-puissant Bienfaiteur, les hommes sont devenus de simples numéros à qui chaque écart peut coûter la vie. Les rêves et l'amour sont considérés comme des maladies mentales, l'activité sexuelle régulée par l'État Unique.
Д-503, le constructeur du vaisseau spatial l'INTÉGRALE, tient un journal à la gloire de cet univers totalitaire. Grâce à sa rencontre avec I-330, une femme extravertie et rebelle, le héros redécouvre peu à peu l'essence de son âme. Autour, la révolution gronde…

Anti-utopie prophétique, *Nous* est considéré comme le premier chef-d'œuvre de la science-fiction, celui qui inspira *1984* à George Orwell et *Le meilleur des mondes* à Aldous Huxley. Cet ouvrage traverse le temps pour nous délivrer un message d'une puissance philosophique et politique inouïe.
Cette toute nouvelle traduction propose le texte complet établi d'après l'unique manuscrit d'auteur retrouvé à ce jour. Il est suivi de *Seul*, la première nouvelle du grand écrivain russe.

L'IMAGINAIRE GALLIMARD



Nous suivi de *Seul*
Evgueni Zamiatine

Cette édition électronique du livre
Nous suivi de *Seul* d'Evgueni Zamiatine
a été réalisée le 14 février 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073026781 – Numéro d'édition : 598630).
Code produit : U57609 – ISBN : 9782073026811.
Numéro d'édition : 598633.